

SIMONE DEYTS
FRÉDÉRIC DEVEVEY

*Un « scribe » anonyme
à la Bibliothèque Municipale de Dijon*



Cette stèle funéraire, redécouverte dans l'année 2000, est une sculpture antique probablement exhumée du Castrum sur lequel une partie des bâtiments modernes prend appui. Placée dans un mur du Collège des Jésuites au XVI^e siècle, probablement, et occultée par la suite, elle sert aujourd'hui d'exergue à la Bibliothèque Municipale, puisqu'elle représente un « scribe ».



Fig. 1 et 2

La stèle au Musée Archéologique de Dijon vue d'ensemble et détail de la tête. Musée Archéologique, Dijon,
© Dominique Geoffroy, Université de Bourgogne

Des travaux d'aménagement ont été effectués en novembre 1997 à la Bibliothèque Municipale sous la surveillance d'un archéologue de l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales (AFAN). Une section du rempart du *Castrum (intra muros)* a alors été dégagée et son environnement a révélé des phases importantes d'occupation du *Divio* antique.

Au printemps 2000 des sondages ont repris pour vérifier la nature du sous-sol à l'Ouest de la salle informatique. Une exploration menée à l'intérieur de l'aile Sud du bâtiment ouvrant sur la cour révéla la présence ancienne de deux portes : l'une, de la fin du XVI^e siècle sans doute, en plein cintre et l'autre non voûtée avec linteau de bois qui lui succéda. C'est à proximité de ces passages, et en remploi dans le mur, que fut mise au jour une stèle monumentale¹.

La sculpture est entrée au Musée Archéologique dans le courant de l'année 2000. Aujourd'hui un moulage est présenté à 2,50 m environ de son lieu de découverte dans la pièce devenue hall d'accueil de la Bibliothèque.

Dans une niche à sommet cintré, profondément creusée, est représenté un homme debout, le corps très légèrement tourné vers la droite.

Malgré les dégradations on peut noter d'emblée la qualité d'expression du visage : d'un ovale plein c'est celui d'un homme jeune, aux lèvres charnues, le globe de l'œil bordé d'une fine paupière supérieure et ponctué d'un trou de pupille qui dirige le regard (accentué encore, à l'origine, par la couleur) vers le haut. Les cheveux épais sont coiffés en mèches ondulées rejetées en arrière, tandis que la barbe, comme naissante, paraît peu abondante et râche. Le rendu est empreint de gravité.

La solennité du personnage est affirmée par le soin apporté à l'arrangement du vêtement. Sur sa tunique à encolure arrondie l'homme porte un manteau à capuchon, dont la retombée du lourd drapé - les plis sont particulièrement creusés - est harmonieusement disposée de part et d'autre sur l'épaule droite et sur le poignet gauche. Selon l'usage, le vêtement est arrêté au mollet ; les pieds étaient chaussés, probablement de bottines en cuir, mais le détail, peint à l'origine, a disparu : n'en reste que la ligne incisée de la semelle qui souligne élégamment la plante du pied (fig. 1 et 2).



Fig. 3 Détail de la stèle : face interne des tablettes à écrire, © Dominique Geoffroy, Université de Bourgogne



Fig. 5 La stèle au Musée Archéologique de Dijon : détail de la main et des tablettes vues de face, © Dominique Geoffroy, Université de Bourgogne

Si la main droite retient simplement un pli du manteau, la main gauche présente des signes distinctifs : un ensemble de tablettes pour écrire retenues par des lanières (en partie brisées) et un étui à stylets. Et, sur la tranche interne de ces tablettes, une division incisée dans l'épaisseur indique qu'elles formaient un groupe de quatre (fig. 3).

Dans la réalité les *tabellae* ou *tabulae ceratae*² étaient des planches enduites de cire sur lesquelles on écrivait avec une pointe ou stylet, très finement aiguisee, de bronze le plus souvent. Connues en Grèce bien avant l'époque d'Homère, nous rappelle Pline l'Ancien au Ier siècle après J.-C.³, leur usage était courant dans tout le monde romain. Elles étaient fort pratiques, soulignons-le, pour noter des messages de toutes sortes, aussi bien des actes familiaux, juridiques ou commerciaux. On traçait dans la cire molle (lissée en retrait d'épaisseur dans le cadre en bois) des lettres cursives ou des chiffres de comptes. Ces écritures, étaient soit archivées⁴, soit effacées au fur et à mesure; il suffisait alors de remodeler la cire et de l'égaliser à nouveau avec l'extrémité du stylet formant spatule.

En Gaule, on peut citer différents points de découvertes de telles tablettes, comme à Saintes en Charente Maritime ou à Rezé en Loire Atlantique, à Bavay dans le Nord ou dans le Cher à Saint Doulchard. C'est ainsi que des restitutions fidèles ont pu être faites⁵.

Particulièrement dans les régions du Centre et de l'Est jusqu'au Rhin, l'évocation de l'écriture est fréquente sur les monuments funéraires : le défunt peut être figuré en train d'écrire comme à Sens (fig. 4) ou tenant, serrées sur la poitrine, des tablettes réunies dans un coffret, comme sur une autre stèle de Dijon⁶. Mais c'est sous la forme de celles que porte notre personnage que la représentation est la plus courante : *tabellae pertusae* — la précision du vocabulaire latin indique la popularité des objets - planchettes trouées pour être réunies deux par deux par des charnières et pour faire passer un cordon de fermeture ; ce dernier détail apparaît souvent, marqué par un lien central, ce qui était le cas pour le scribe de Dijon (la trace du troisième cordon se voit très bien) (fig. 5).

C'était aussi le petit bagage de l'enfant pour se rendre à l'école. Une stèle de la nécropole des *Bolards*, le site antique de Nuits-Saint-Georges, offre l'image d'un père tenant la main de son jeune fils et plaquant

ostensiblement contre lui des tablettes : marque, probablement, d'un père qui avait eu à cœur de faire instruire son enfant⁷. Et, de ce petit monde scolaire, on ne que rappeler, tant elle est expressive, la scène placée, à l'origine, en frise sur un pilier funéraire de Neumagen près de Trèves⁸ : un écolier se tient debout, immobile, portant ses tablettes d'une main et faisant un large signe à son maître de l'autre ; ce *magister* est assis sur un siège à haut dossier, avec deux autres élèves qui, déployant de grands parchemins, s'exercent à la lecture d'auteurs latins, car, en Gaule romainisée on lit et on écrit le latin (fig. 6)⁹.



Fig. 4 Stèle à plusieurs personnages de Sens : détail, Musées de Sens, © Studio Allix grâce à l'aimable autorisation et contribution de L. Saulnier-Pernuit, Conservateur des Musées de Sens

Véhicule commode de tout ce qui s'écrit - le paradoxe à Dijon est que le personnage n'est pas nommé sur le bandeau de sa stèle - ces tablettes pouvaient donner lieu à une interprétation très large. Insignes professionnels, elles peuvent désigner aussi bien un scribe qu'un comptable, un employé d'administration qu'un homme de lettres. On voit bien qu'on aurait tort de leur accorder une fonction trop précise quand on regarde une stèle de Metz, l'ancienne cité des Médiomatrices, où un certain *Marcellus* - dans la même pose que le « scribe » - est désigné comme *venaliciarus*, un marchand d'esclaves¹⁰.

Au-delà de la référence à un métier exercé dans le monde des vivants, on ne doit pas négliger la portée eschatologique de l'objet. Le défunt, quelle que fût sa profession sur terre, pouvait ainsi marquer son respect pour la culture, le savoir qu'il avait acquis et son aspiration à en continuer la pratique dans le monde des morts. C'était une pensée si vivace dans le monde romain que le citoyen romain, revêtu de la toge selon le mode conventionnel, était représenté sur son monument funéraire porteur d'un *volumen*, rouleau de

papyrus ou de parchemin avec, à ses pieds, une boîte ronde contenant d'autres rouleaux.

Un même respect du savoir dans le domaine des idées, une traduction différente dans celui des images. La dignité du citoyen romain distingué par ses *tria nomina*, ses trois noms, lui conférait le port de la toge et du *volumen*. Le *peregrinus*, l'étranger, portait des tablettes pour écrire et revêtait le *bardocucullus*, manteau ou cape à capuchon. Si le poète Martial, au premier siècle de notre ère, raillait le *bardocucullus lingonus* (du nom de la peuplade gauloise à laquelle appartenait précisément les habitants de *Divio*) accusant «la cape graisseuse de souiller par son contact les robes de ville au violet pourpre»¹¹ - c'est un Romain face à un indigène - on voit combien l'épigramme, lourde de mépris, est loin de traduire la distinction que confère ce vêtement au «scribe» de Dijon. Et, même s'il ne l'était pas au sens littéral du terme, il mérite bien ce nom de scribe en regard de ce qu'il a présidé - une salle du Collège des Godrans - et de ce qu'il illustre aujourd'hui¹², la nouvelle entrée de la Bibliothèque de Dijon.



Fig. 6 Frise du Schulreliefpfeiler, Musée de Trèves, cliché Landesmuseum Trier, grâce à l'aimable contribution et autorisation du Docteur H. Cüppers que nous remercions vivement ici

Notes

1. Calcaire oolithique local. Hauteur totale 1,63 m ; largeur 0,77 m ; épaisseur totale 0,45 m ; profondeur de la niche 0,24 m. Le visage est lourdement endommagé : cassure du menton, de la bouche et du nez. Cassures également sur les doigts de la main gauche et la lanière qu'elle tient. Nombreuses traces de peinture (blanche sur le visage notamment et verte sur le fond de la niche). La stèle a probablement été retaillée à sa partie supérieure.

2. DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, t. V, 1919, articles *tabella* et *tabula*.

3. PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, XIII, 69.

4. De très nombreuses tablettes ont été découvertes à Pompéi, par exemple, dont un lot particulièrement abondant dans un coffre de la maison du banquier Lucius Caecilius Jucundus.

5. Il en existe une restitution au Musée Archéologique de Dijon.

6. DEYTS (Simone), *Inventaire des Collections publiques françaises, Dijon, Sculptures antiques régionales, Musée Archéologique*, 1976, no 90.

7. DEYTS (Simone), « La sculpture funéraire » dans *La nécropole gallo-*

romaine des Bolards Nuits-Saint-Georges, 1982, no 18 et pl. 32.

8. SCHINDLER (R.), *Führer durch das Landes- museum Trier*, 1977, Raum 14, n° 141 (Schulreliefpfeiler).

9. Rappelons que le Grec était enseigné au niveau supérieur, dans les « Ecoles » comme il en existait à Autun.

10. Musée Archéologique de Metz, Inv. 75. 38. 3.

11. MARTIAL, *Epigrammes*, I, 53, 5.

12. Même sous la forme d'une copie.